Le Gardiff c. 1 v.
par Justin Gensoul
dec. 1824

LE TARDIF.

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI CHEZ :

PONTHIEU, BARBA, } Libraires, Palais-Royal.
LUGAN, Libraire, passage du Caire, n° 121.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR,
RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12.

LE TARDIF,

Comédie

En un acte et en vers,

Par M. JUSTIN GENSOUL.

REPRÉSENTÉE SUR LE THÉATRE FRANÇAIS, LE 8 DÉCEMBRE 1824,
PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI.

Prix : 2 fr. 50. c.



PARIS,
BOUQUIN DE LA SOUCHE, LIBRAIRE,
BOULEVART SAINT-MARTIN, N° 3.

1824.

PERSONNAGES.

M. DE MELVAL.	MM. Devigny.
VALMONT.	Damas.
FLORVELLE, jeune officier.	Menjaud.
Mme DE SAINT-PHAR, jeune veuve, nièce de M. de Melval.	Melles Mante.
ROSINE, suivante de Mme de Saint-Phar.	Demerson.
L'ÉVEILLÉ, valet de Valmont.	MM. Armand-Daïlly.
UN NOTAIRE.	Faure.

La scène se passe dans le château de M. de Melval, aux environs de Paris.

LE TARDIF,

COMÉDIE.

Le théâtre représente un salon de château. A gauche est l'appartement de Mme de Saint-Phar. On voit à droite une porte donnant dans une bibliothèque.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DE SAINT-PHAR, ROSINE.

ROSINE.

Vous vous taisez en vain, madame; je suis fine,
Et l'on n'échappe pas au coup d'œil de Rosine.
Je vous trouve aujourd'hui l'air pensif et distrait;
A notre voyageur vous rêvez en secret.

Mme DE SAINT-PHAR.

Je ne puis le cacher, monsieur Valmont m'occupe;
De tout ce que je vois je ne suis point la dupe.
Voici bientôt un mois que je suis au château,
Et chaque jour voit naître un obstacle nouveau
Qui suspend mon départ et malgré moi m'arrête;
On projette une chasse, on prépare une fête,
Et pendant tout cela mon oncle, impatient,
Parle de son ami qu'à toute heure on attend,
Me presse de former une chaîne nouvelle,
Et du nom de futur en riant il l'appelle.
On veut nous marier.

ROSINE.

Je pense comme vous ;
Nous ne sortons d'ici qu'avec un bon époux.

Mme DE SAINT-PHAR.

De mon oncle pour moi tu connais la tendresse ;
Je suis sa fille aussi plus encor que sa nièce.
A monsieur de Saint-Phar quand je donnai ma main,
Il s'opposa long-temps à ce funeste hymen :
Je bravai ses conseils et j'en fus trop punie !
Je vis par un ingrat ma tendresse trahie,
Et mes biens dissipés. Dans cet affreux malheur,
Je trouvai dans mon oncle un guide, un protecteur,
Et je dois à ses soins, d'un brillant héritage,
Quelques débris encore échappés au naufrage :
Aussi, je l'avoûrai, si je dois aujourd'hui
Former de nouveaux nœuds, je n'en croirai que lui,
Et quel que soit l'époux que son cœur me destine,
Présenté de sa main, il me plaira, Rosine.

ROSINE.

Oh ! sans doute... Pourtant j'ai cru voir quelquefois
Que monsieur de Florvelle....

Mme DE SAINT-PHAR.

Eh bien?

ROSINE.

Tenez, je crois
Qu'il vous aime.

Mme DE SAINT-PHAR.

Tu crois ? comme on aime à son âge !
L'absence de son cœur a banni mon image.

ROSINE.

Non pas, c'est une belle et bonne passion.

Mme DE SAINT-PHAR.

Oh ! je veux cette fois écouter ma raison :
D'ailleurs monsieur Valmont est bien, dit-on.

ROSINE.

Sans doute ;
Mais ne trouvez-vous pas qu'il est long-temps en route ?
On le dit singulier, d'un esprit pointilleux,
S'arrêtant à des riens, toujours malencontreux ;
Du moindre événement se faisant une affaire,
Et maladroit, enfin, pour vouloir trop bien faire ;
Mettant de la finesse en ses moindres projets ;
Partant toujours en hâte et n'arrivant jamais.
Vous verrez qu'aujourd'hui, dans son humeur tardive,
Il nous faudra partir pour qu'enfin il arrive.

Mme DE SAINT-PHAR.

Il est vrai que de lui l'on m'a souvent conté
Des choses qui tenaient de la fatalité.

ROSINE.

Cidalise, s'il faut croire ce qu'on répète,
Fut le premier objet de sa flamme discrète.
Tout était convenu, lorsque pour quelques jours
Il part : un mois se passe et l'on attend toujours ;
Enfin, à son départ, la noce était priée ;
La belle, à son retour, se trouva mariée.
Il a déjà manqué vingt testamens, dit-on.
Dernièrement encore, un oncle moribond
Le demandait : il part, arrive.... pour apprendre
Que notre homme était mort, ne pouvant plus attendre.

Mme DE SAINT-PHAR.

Es-tu folle ?

ROSINE.

Un plaisant, à travers maint brocard,
Disait qu'il vint au monde un quart-d'heure trop tard,
Et que depuis ce temps, dans tout ce qu'il veut faire,
Il se trouve toujours d'un quart-d'heure en arrière;
Aussi notre railleur, par un tour expressif,
L'avait-il surnommé le chevalier Tardif.

Mme DE SAINT-PHAR.

Finissez.

ROSINE.

De le voir je brûle au fond de l'âme.
Je crois toujours... on vient... si c'était lui, madame!
C'est votre oncle.

SCÈNE II.

Mme DE SAINT-PHAR, M. MELVAL, ROSINE.

M. MELVAL.

Eh! bonjour. Te voilà si matin?

Mme DE SAINT-PHAR.

Nous avons déjà fait plus d'un tour au jardin.

M. MELVAL.

Fort bien, ma chère; aux champs jamais on ne s'ennuie.

Mme DE SAINT-PHAR.

On n'y saurait mener une plus douce vie....
Mais demain à Paris on m'attend.

M. MELVAL.

Je le sais;
Mais ne peut-on sans toi terminer ton procès?
J'ai d'ailleurs des projets... plus importans peut-être;
J'attends monsieur Valmont pour les faire connaître.

Il devrait être ici, car il est de Moulin
Parti depuis huit jours.

ROSINE.

Il cherche son chemin ;
Mais il arrivera... tôt ou tard.

M. MELVAL.

Je le pense :
Franchement, je commence à perdre patience.
Différer si long-temps lorsqu'il sait qu'en ce lieu
Il doit te rencontrer! A son âge, corbleu!
Je serais arrivé vingt fois, coûte qui coûte!
J'aurais plutôt crevé vingt chevaux sur la route.

ROSINE.

Oh! je le crois, monsieur; vous êtes du bon temps.
Les hommes d'aujourd'hui sont moins impatiens.
On ne se gêne plus; la prude la plus fière,
Au premier rendez-vous, arrive la première.

M. MELVAL.

C'est fort mal, et surtout....

ROSINE.

Surtout lorsque l'on a
Des projets comme vous. Oh! nous voyons cela!
Une veuve, à vingt ans, connaît un peu son monde,
Et devine un futur une lieue à la ronde.

M. MELVAL.

Un futur? pourquoi pas? mais, j'en serais ravi.
Son père, quarante ans, fut mon meilleur ami.
Sous les mêmes drapeaux, dans plus d'une bataille,
On nous vit côte à côte affronter la mitraille.
Il m'a sauvé la vie, et tu vois si son fils

A ma reconnaissance a des droits bien acquis.
Bientôt à ton estime il en aura, je gage.
C'est un homme charmant, un philosophe, un sage;
Grand amateur des arts dont il parle à ravir;
Faisant même, dit-on, des vers.... pour son plaisir;
Du reste, beau diseur, de l'esprit, le cœur tendre.
Il n'a qu'un seul défaut : c'est de se faire attendre.

ROSINE.

C'est un vilain défaut, monsieur, pour un mari.

(Allant vers la fenêtre.)

Mais le voici. J'entends une voiture.... Oui.
Voyons donc.

M. MELVAL.

Avec lui je me réconcilie;
Il arrive à propos une fois en sa vie.

Mme DE SAINT-PHAR, à part.

Je vais le voir; mon cœur se trouble malgré moi.

M. MELVAL.

Allons le recevoir.

ROSINE, à la fenêtre.

Ciel! qu'est-ce que je voi!
Un officier!

M. MELVAL.

Comment?

ROSINE.

La charmante tournure!
Mais je crois.... Ah! madame!

Mme DE SAINT-PHAR.

Eh bien?

ROSINE.

Quelle aventure!

C'est monsieur de Florvelle. Oui, c'est lui. Je l'ai vu
Descendre de voiture.

Mme DE SAINT-PHAR, à part.

O ciel !

M. MELVAL.

Le connais-tu ?

Mme DE SAINT-PHAR.

Mais.... fort peu.

ROSINE.

C'est charmant ! surcroît de compagnie.

M. MELVAL.

Son oncle est mon voisin, et sans cérémonie
Il vient assez souvent me visiter ainsi.

ROSINE.

Il est fort bien, vraiment.

M. MELVAL.

Bon ! un franc étourdi !...
Et ce maudit Valmont !...

Mme DE SAINT-PHAR.

Mais je commence à craindre
Qu'en route, un accident...

M. MELVAL.

Corbleu ! loin de le plaindre,
Je ne vois que cela qui puisse l'excuser.

ROSINE.

Le prétexte est fort bon ; mais il faut en user
Sobrement.

SCÈNE III.

Mme DE SAINT-PHAR, M. MELVAL, FLORVELLE, ROSINE.

FLORVELLE.

Pardonnez si, sans me faire attendre,
Un peu trop librement j'ose ainsi vous surprendre ;
Mais l'accueil obligeant que toujours j'ai reçu
Doit me faire excuser.

M. MELVAL.

Soyez le bienvenu.
Un ami comme vous n'a pas besoin d'excuse.

FLORVELLE.

C'est trop d'honneur.

M. MELVAL.

Aux champs librement on en use.

FLORVELLE.

(Apercevant Mme de Saint-Phar.)

Monsieur... Que vois-je ! Eh quoi ! madame ici? pardon.

M. MELVAL.

Vous connaissez ma nièce ?

FLORVELLE.

Oui, monsieur.

Mme DE SAINT-PHAR, l'interrompant.

Chez Damon
Nous nous sommes, au bal, trouvés parfois ensemble.

M. MELVAL.

Eh bien, fort à propos, le hasard vous rassemble ;
Car peut-être bientôt danserons-nous ici.
(A Florvelle.)
Vous ouvrirez le bal, et j'en veux être aussi ;

Nous rirons, chasserons et ferons bonne chère.

FLORVELLE.

Je trouve ici, monsieur, tout ce qui sait me plaire.
Ce pays est charmant : on est si bien traité,
Qu'avec plaisir toujours on s'y voit arrêté.
Que ne puis-je y passer le reste de ma vie !
Mes vœux seraient comblés.

M. MELVAL.

Je vous en remercie,
Et suis vraiment charmé.... pourtant en ce moment
Ce n'est pas vous qu'ici j'attendais, franchement.
Quand vous êtes venu, je croyais voir paraître
Monsieur Valmont.

FLORVELLE.

Valmont ?

M. MELVAL.

Vous devez le connaître.

FLORVELLE.

Oui, sans doute. Chez vous je l'ai vu quelquefois.
Un fort bon officier, qui depuis peu, je crois,
(Rêvant.)
A quitté le service. Attendez.... je me doute....
Oui, c'est lui que je viens de trouver sur ma route,
A cheval, près d'ici.

M. MELVAL.

Le voilà donc enfin.
Je brûle de le voir, et vais sur son chemin.
Il faut que je le gronde, et puis que je l'embrasse.
(A Florvelle.)
J'en agis sans façon.

FLORVELLE.

Je le demande en grâce.

Mme DE SAINT-PHAR.

Je vais moi-même aussi vous quitter un moment.

M. MELVAL, à Florvelle.

On court à la toilette indubitablement.

(M. Melval sort, et Florvelle donne la main à Mme de Saint-Phar pour la reconduire chez elle.)

SCÈNE IV.

ROSINE, seule.

Monsieur Florvelle ici ! Je devine sans peine ;
Ce n'est point le hasard, c'est l'amour qui l'amène.
De plus, en le voyant, madame de Saint-Phar....
Mon cher monsieur Valmont, vous venez un peu tard !

SCÈNE V.

ROSINE, FLORVELLE.

FLORVELLE, au fond du théâtre.

Rosine !

ROSINE, à part.

(Voulant s'en aller.)

Le voilà. Permettez-moi...

FLORVELLE, l'arrêtant.

Friponne !....

Prends cette bague, et puis causons.

ROSINE, prenant la bague.

Je suis trop bonne !

FLORVELLE.

J'adore ta maîtresse.

ROSINE.

Oh ! je savais cela.

FLORVELLE.

Loin d'elle, tu le sais, mon devoir m'exila.
Enfin, hier, après une absence cruelle,
Je reviens à Paris et je vole chez elle...
Juge de ma douleur ! j'apprends qu'elle est ici,
Chez monsieur de Melval ; je pars, et me voici.

ROSINE.

Vous venez à propos pour être de la noce.

FLORVELLE.

Que dis-tu ?

ROSINE.

La nouvelle est encore précoce ;
Cependant rendez grâce à votre heureux rival :
S'il fût venu plus tôt, vous nous trouviez au bal.

FLORVELLE.

Tu croirais que Valmont ?...

ROSINE.

On l'attend, et je gage
Qu'en secret on complote un prochain mariage.

FLORVELLE.

Ainsi je la retrouve, et la perds pour jamais !
Non, Rosine, crois-en le serment que je fais.
D'elle seule dépend le bonheur de ma vie :
Je ne souffrirai point qu'elle me soit ravie ;
Mon rival, quel qu'il soit, l'espérerait en vain.
Je la disputerais les armes à la main.

ROSINE.

Les armes à la main ! mais voilà du tragique.
Modérez, croyez-moi, cette ardeur héroïque ;

Vous n'êtes pas venu pour combattre en champ clos.
Un peu d'adresse ici serait plus à propos.

FLORVELLE.

Mais, si tu me dis vrai, que veux-tu que j'espère?

ROSINE.

Écoutez; ma maîtresse en vain cherche à se taire.
Je l'ai bien observée, et j'entrevois déjà
Qu'on vous aime, ou qu'au moins on craint d'en venir là;
Mais les momens sont chers : il faut, avec adresse,
Achever de gagner le cœur de ma maîtresse.

FLORVELLE.

L'amour m'inspirera.

ROSINE.

Vous n'avez plus qu'un jour :
Encore a-t-on juré, monsieur, de fuir l'amour.
Mais qu'importe! à vingt ans, projets d'indifférence
Ne sont pas moins chanceux que sermens de constance.
Son cœur paraît s'ouvrir au plus doux sentiment;
Profitez, croyez-moi, de ce premier moment.
Hâtez-vous; à ses pas attachez-vous sans cesse;
Entourez-la d'égards, de soins et de tendresse;
Échauffez par degrés son cœur, et, s'il le faut,
Disposez-vous, enfin, à l'emporter d'assaut.

FLORVELLE.

L'accent d'un amour vrai la touchera, j'espère;
Mais comment lui parler? J'ai besoin de mystère,
Et par des yeux jaloux je puis être observé.

ROSINE.

On vient. Monsieur Valmont est sans doute arrivé.
Je vous laisse, monsieur, et cours joindre madame.

FLORVELLE.

Je compte sur tes soins.

ROSINE.

Oh ! de toute mon âme.

FLORVELLE.

Nous nous verrons encor ?

ROSINE.

C'est mon vœu le plus doux.

(Montrant la bague.)

Je sais ce que l'on gagne à causer avec vous.

SCÈNE VI.

M. MELVAL, L'ÉVEILLÉ.

M. MELVAL, entrant avec l'Éveillé.

Laisse-là tes saluts et réponds-moi. Ton maître
Arrive-t-il enfin ?

L'ÉVEILLÉ.

Monsieur, j'ai l'honneur d'être....

M. MELVAL.

Encor ? Monsieur Valmont....

L'ÉVEILLÉ.

Quels chemins ! quel ennui !....

M. MELVAL.

Dis-moi ?...

L'ÉVEILLÉ.

Nous n'avons pas débridé d'aujourd'hui.

M. MELVAL.

Monsieur Valmont ?....

L'ÉVEILLÉ.

Il est dans la grande avenue,

Et moi je viens en hâte annoncer sa venue,
Pour mieux vous témoigner tout notre empressement.

M. MELVAL.

Quoi! se faire annoncer lorsqu'il sait qu'on l'attend!
Cela se conçoit-il?

L'ÉVEILLÉ.

Oh! mon maître sait vivre!
Mais il ne peut tarder plus long-temps à me suivre;
Car, pour m'offrir à vous plus frais et plus dispos,
A l'office déjà j'ai pris quelque repos.
Je l'aperçois, monsieur; n'en soyez plus en peine.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

M. MELVAL, VALMONT.

M. MELVAL.

Vous voilà donc enfin!

VALMONT, accourant.

Je suis tout hors d'haleine.

M. MELVAL.

Quel plaisir on éprouve à revoir ses amis!
Embrassons-nous encor. Je m'étais bien promis
De vous gronder pourtant; car pendant votre absence
J'ai failli mille fois mourir d'impatience.

VALMONT.

Je comptais arriver avant-hier au plus tard;
Mais j'ai sur mon chemin rencontré par hasard
Un ami, mon ancien camarade de classe;
Jugez de mes transports! je descends, je l'embrasse:

Par malheur son château se trouvait à deux pas.
Il m'a fallu l'y suivre en murmurant tout bas.
Là bientôt l'amitié me prépare une fête,
Et jusqu'au lendemain, malgré moi, l'on m'arrête.
Tremblant de voir encor mon séjour prolongé,
Je pars au point du jour et sans prendre congé;
Mais à deux pas de là, près du dernier village,
Une noce, à grand bruit, me barre le passage.
Je veux voir la future et m'arrête un instant;
J'approche et reconnais mon plus proche parent,
Mon ancien colonel : c'est lui qui se marie.
Que faire? On m'aperçoit, on m'entoure, on s'écrie;
Et, de ce coup du sort bénissant la faveur,
On prétend qu'au contrat je signe par honneur.
Je me défends long-temps : enfin je me résigne,
Et, tout en enrageant, je reste, danse et signe.
Pour surcroît d'embarras, un concert d'amateurs
Se prépare aussitôt. Jugez de mes terreurs!
Il faut, bon gré mal gré, que dans la symphonie,
Comme musicien je fasse ma partie;
Mais à travers le bruit des trompettes, des cors
(C'était du Rossini), je m'esquive, je sors,
Et laissant ma voiture avec tout mon bagage,
Je me remets en route et je viens, tout en nage,
Malgré maint embarras qu'aujourd'hui j'ai trouvé,
Et tout surpris encor de me voir arrivé.

M. MELVAL.

Vous avez bien raison : c'est trop de diligence;
Mais j'aurais dû vous voir arriver, quand j'y pense;
J'étais sur le chemin.

VALMONT.

A deux pas du château
J'ai pris la traverse.

M. MELVAL.

Ah !

VALMONT.

Votre parc est si beau !
J'en ai fait tout le tour ; puis, sans reprendre haleine,
A pied, j'ai parcouru votre charmant domaine,
La ferme, le grand lac, le petit pont chinois.
Je suis expéditif !

M. MELVAL.

La peste ! je le vois !
J'ai tardé trop long-temps à vous rendre justice...
Mais laissons tout cela. Quel est donc ce caprice ?
Lorsque l'on vous attend, pourquoi partir si tard ?

VALMONT.

Oh ! j'avais mes projets ! madame de Saint-Phar
Est charmante, dit-on ; aussi, sans l'avoir vue,
Pour elle, je le sens, mon âme est prévenue.
Vos lettres m'ont tourné la tête.

M. MELVAL.

Tout de bon ?

VALMONT.

Je brûlais de partir... Par bonheur la raison
M'a retenu.

M. MELVAL.

Comment ?

VALMONT.

Oh ! je connais les femmes !
Je sais comment l'amour se glisse dans leurs âmes.

Par trop d'empressement on perd tout quelquefois,
Et le mérite seul ne fixe pas leur choix.
L'imagination a de plus sûres armes.
A l'amant qu'on ignore elle prête des charmes;
On y rêve, on en parle, on l'appelle en secret,
Et le cœur est donné lorsque enfin il paraît....
C'est ce que j'ai pensé; d'ailleurs, en confidence,
J'ai sur votre amitié fondé quelque espérance.
Je me disais souvent : On s'occupe de moi,
Et l'on en dit du bien. Soyez de bonne foi;
Dans vos longs entretiens avec l'aimable veuve,
J'ai de votre amitié reçu plus d'une preuve;
Vous m'avez présenté sous le plus heureux jour,
Et beaucoup mieux que moi vous avez fait ma cour.

M. MELVAL.

La méthode est nouvelle, et je la crois fort bonne;
Pourtant, un jour plus tard, vous ne trouviez personne.
Un procès, dès demain, la force à nous quitter.

VALMONT.

Dès demain?

M. MELVAL.

Plus long-temps je ne puis l'arrêter.

VALMONT.

C'est très-fâcheux.

M. MELVAL.

Il faut vous hâter.

VALMONT.

Comment faire?

On ne me connaît point : il faut chercher à plaire;
Étudier ses goûts, son esprit, son humeur;
Trouver adroitement le chemin de son cœur,

Écarter mes rivaux et gagner la suivante,
Suivre tous les progrès d'une flamme naissante,
Loin des yeux indiscrets parler de mon amour,
Me déclarer enfin... Ce n'est pas trop d'un jour.

M. MELVAL.

Non, et surtout pour vous. Lorsque j'avais votre âge,
Je raisonnais moins bien, je faisais davantage...
Allons voir de ce pas madame de Saint-Phar.

VALMONT.

Dans l'état où je suis?... Songez...

M. MELVAL.

Point de retard.

VALMONT.

Je suis tout en désordre, et lorsqu'on cherche à plaire,
Un peu d'art, on le sait, est toujours nécessaire.

M. MELVAL.

Mais....

VALMONT.

De grâce, souffrez...

M. MELVAL.

Vous me poussez à bout.

VALMONT.

Non, du premier coup d'œil, sur les femmes surtout,
L'effet est décisif. De trop de négligence
Une belle souvent et s'étonne et s'offense;
Pour lui plaire, elle veut qu'on fasse quelques frais
C'est un premier hommage offert à ses attraits.
Je cours me débotter.

M. MELVAL.

Vous vous moquez, je pense.
Venez : mais justement la voici qui s'avance
Fort à propos.

VALMONT.

O ciel ! je n'ai pas un moment
A perdre. Je me sauve !...

(Il va pour sortir.)

M. MELVAL.

Attendez donc. Comment ?
S'éloigner lorsqu'on vient ! Quelle est cette folie ?

(Il l'empêche de sortir.)

SCÈNE VIII.

ROSINE, Mme DE SAINT-PHAR, M. MELVAL, VALMONT, et ensuite FLORVELLE.

VALMONT, à Mme de Saint-Phar.

Madame, pardonnez....

M. MELVAL.

Que de cérémonie !

VALMONT.

Je ne m'attendais pas...

M. MELVAL, à Mme de Saint-Phar.

Je te présente ici
Monsieur Valmont, le fils d'un bon et vieil ami,
Et qui depuis long-temps brûlait de te connaître.
Je t'en parlai cent fois.

VALMONT.

Vous me flattiez peut-être ;
Puisse madame un jour me voir des mêmes yeux !
Pour moi, grâces à vous, en venant en ces lieux,
Je savais que madame était aimable et belle ;
Mais combien le portrait était loin du modèle * !

* Florvelle entre ici par la porte du fond.

Mme DE SAINT-PHAR.

Monsieur!...

M. MELVAL, bas à Mme de Saint-Phar.

Qu'en dis-tu?

Mme DE SAINT-PHAR.

Mais... il est complimenteur.

VALMONT, s'approchant affectueusement de Florvelle.

Je vous savais ici. Je suis ravi, monsieur,
Que ma bonne fortune en ces lieux vous amène.

FLORVELLE.

Le hasard est heureux, il faut que j'en convienne.

VALMONT.

J'arrive, et l'amitié, les grâces à la fois
Viennent me recevoir; on ne pouvait, je crois,
Venir plus à propos, et je me félicite
D'avoir de quelques jours différé ma visite.

M. MELVAL.

Je ne suis pas d'accord avec vous sur ce point;
Mais en vains complimens ne nous amusons point;
Le temps est magnifique, et nous pouvons, je pense,
(A Florvelle.)
Faire un tour dans le parc. Je meurs d'impatience
De vous faire admirer les travaux que j'ai faits,
Ma dernière rivière et mon rocher anglais.
Vous verrez : tout a pris une face nouvelle.
(Bas à Valmont.)
Et je vous laisserai tête à tête avec elle.

VALMONT, bas.

Que ne vous dois-je pas!
(Haut.)
Quel bonheur d'être aux champs!
C'est l'asile du sage, et surtout des amans.

La campagne bannit l'étiquette et la gêne :
Aux plus doux sentimens le cœur s'ouvre sans peine.
La verdure, des bois le calme et la fraîcheur,
Tout enivre les sens, tout parle de bonheur,
Et l'amant plus hardi, la beauté moins timide,
S'abandonnent sans crainte à l'amour qui les guide.

(Regardant Mme de Saint-Phar.)

Heureux qui peut ainsi voir d'un objet aimé
Le cœur s'ouvrir aux feux dont il est enflammé !
En vain la raison parle et la pudeur murmure,
Il a pour lui l'amour et toute la nature.

M. MELVAL, bas à Valmont.

(Haut.)

Je comprends. C'est fort bien.

ROSINE.

C'est touchant.

M. MELVAL.

En chemin,

(Bas à Valmont.)

Nous reprendrons cela : partons. Offrez la main.

VALMONT, bas.

Elle est charmante !

M. MELVAL, de même.

Allons !

VALMONT.

Que d'attraits ! que de charmes !

M. MELVAL.

Mais....

VALMONT.

Qui pourrait la voir sans lui rendre les armes.
Que d'esprit dans ses yeux ! que son sourire est doux !

M. MELVAL.

Dépêchez.

VALMONT.

Que mon sort va faire de jaloux !

FLORVELLE, à part.

Profitons du moment.

(Il offre la main à Mme de Saint-Phar.)

VALMONT, se retournant.

Ciel !

Mme DE SAINT-PHAR, à part.

Comment m'en défendre ?

FLORVELLE, lui donnant la main.

Que ce moment est cher à l'amant le plus tendre !

M. MELVAL, lui montrant Mme de Saint-Phar qui sort avec Florvelle.

Vous voyez. Peste soit !....

VALMONT.

Quel contre-temps fatal !

ROSINE, à part, sortant.

Bien : le voilà déjà derrière son rival.

M. MELVAL, à Valmont.

Il vous reste mon bras avec mon tête-à-tête.
Venez-vous ?

VALMONT, avec humeur.

Je vous suis. Florvelle m'inquiète ;
Se trouver sur mes pas lorsque j'offre ma main !...

M. MELVAL.

C'est votre faute. Allons.

VALMONT.

J'ai de l'humeur enfin.

M. MELVAL.

Soit ; mais on nous attend.

VALMONT.

Plus je pense à Florvelle,
Et plus je crois voir...

M. MELVAL.

Quoi ?

VALMONT.

Votre nièce est si belle,
Que la voir c'est l'aimer ; et Florvelle en sortant
La regardait d'un air!... Si c'était un amant ?

M. MELVAL.

Vous croiriez !

VALMONT.

J'en ai peur.

M. MELVAL.

Il doit vous rendre grâce ;
Car fort obligeamment vous lui cédez la place.
Mais hâtez-vous : courez rompre leur entretien.

VALMONT.

J'y rêve, et j'ai trouvé, je crois, un bon moyen.

M. MELVAL.

C'est de les suivre.

VALMONT.

Non : c'est de rester.

M. MELVAL.

Que diable!
Vous vous moquez.

VALMONT.

Du tout.

M. MELVAL.

Ce n'est pas raisonnable.
Eh! que prétendez-vous ?

VALMONT.

Je vous l'ai dit : rester.
Notre absence d'abord va les inquiéter,
Et de tout autre objet distraire leur pensée.
Madame de Saint-Phar est prudente, sensée ;
D'un pareil tête-à-tête éprouvant l'embarras,
Vous la verrez bientôt revenir sur ses pas.
Sous un prétexte en l'air vous rompez la partie,

(Allant à la fenêtre.)

Et dès-lors... Mais tenez : regardez, je vous prie.
La voilà qui revient. Ne l'avais-je pas dit ?
Florvelle qui la suit paraît tout interdit.
Eh bien ?

M. MELVAL.

Il a raison. Courez vite près d'elle.
Moi, pendant ce temps-là, j'aurai l'œil sur Florvelle.

VALMONT.

Bien.

M. MELVAL.

Ne la quittez pas que vous n'ayez enfin
Déclaré votre amour et demandé sa main.

VALMONT.

Un aussi brusque aveu...

M. MELVAL.

Ne peut pas la surprendre.
Je l'ai depuis long-temps disposée à l'entendre.
Je vous réponds de tout, et crois, s'il le fallait,
Que par amour pour moi l'on vous épouserait.

VALMONT, avec feu.

Puissé-je l'attendrir !... car je sens dans mon âme
S'allumer tous les feux d'une première flamme.

(Revenant.)
Vous m'obligeriez fort de lui parler.

M. MELVAL.

Qui ? moi ?

VALMONT.

Vous la prépareriez à ma visite.

M. MELVAL.

Eh quoi !...
Mais vous avez raison ; il faut que je m'en mêle.
Parbleu ! je l'avoûrai, si j'étais votre belle !...
Mais la voici, je crois. Entrez pour un moment
Dans ma bibliothèque.

VALMONT.

Où ?

M. MELVAL.

Là.

VALMONT, ouvrant la porte de la bibliothèque.

Sans compliment,
Elle est fort belle.

M. MELVAL.

Soit. Dépêchez, je vous prie.

VALMONT.

Voilà de vrais trésors ! le bonheur de la vie
Est au sein de l'étude et dans sa douce paix.
Un livre est un ami qui ne flatte jamais.

M. MELVAL.

Allons.

VALMONT, poursuivant.

Heureux celui !...

M. MELVAL, le poussant dans la bibliothèque.

Bien. Vous pourrez connaître,
Quand je serai parti, le moment de paraître.

SCÈNE IX.

ROSINE, Mme DE SAINT-PHAR, M. MELVAL.

Mme DE SAINT-PHAR.

Je vous cherche, mon oncle. Eh quoi ! nous fuir ainsi ?

M. MELVAL.

Pardon ; je te suivais ; mais puisque te voici,
Remettons la partie à tantôt... J'ai, ma chère,
A te parler ici d'une importante affaire.
Au fait : tu viens de voir monsieur Valmont. Eh bien?
Comment le trouves-tu ?

Mme DE SAINT-PHAR.

Mais, mon oncle, fort bien.

M. MELVAL, à Rosine, qui cherche à écouter.

Laisse-nous.

ROSINE, à part.

Je devine. Hélas ! pauvre Florvelle !

(Elle sort.)

M. MELVAL, continuant.

Sensible et délicat, bon fils, ami fidèle,
Il a mille vertus.

Mme DE SAINT-PHAR.

Je le crois comme vous.

M. MELVAL.

Ce serait là, sans doute, un excellent époux,
Et je serais charmé s'il avait su te plaire ;
Mais tu m'entends, je crois? Dès aujourd'hui, j'espère
Par un même contrat faire ici deux heureux,
Et t'assurer mes biens en faveur de ces nœuds.

Mme DE SAINT-PHAR.

Mon oncle, en vérité, vous me voyez confuse...

M. MELVAL.

Point de remercîmens : accepte ou bien refuse.

Mme DE SAINT-PHAR.

Vous pouvez ordonner; mais, avant d'accepter,
Quelques momens encor je dois me consulter.
A peine ai-je entrevu monsieur Valmont : j'ignore
Ce qu'il pense lui-même.

M. MELVAL.

Il t'a vue; il t'adore.

Mme DE SAINT-PHAR.

Tout le monde n'a pas votre cœur ni vos yeux.

M. MELVAL.

J'ai surpris dans les siens le plus cher de ses vœux.
(Se tournant du côté de la bibliothèque.)
Mais j'en ai dit assez; le reste le regarde;
(Fausse sortie.)
Je te laisse. Entre nous, je ne crois pas qu'il tarde
A t'avouer l'amour dont il brûle pour toi.
Adieu; reçois-le bien,... par amitié pour moi.
(A part.)
A merveille; je vois que son âme est émue;
Il n'a plus qu'à paraître, et l'affaire est conclue.

(Il sort.)

SCÈNE X.

Mme DE SAINT-PHAR, seule.

Respirons!... c'en est fait, mon sort est résolu.
Monsieur Valmont... Pourquoi Florvelle est-il venu?

Je croyais de mon cœur son image effacée.
Ah! je tremble à présent... Chassons cette pensée.
Déjà d'un fol amour j'ai connu le danger;
La raison contre lui saura me protéger;
Et d'un oncle chéri, que mon sort intéresse,
Je suivrai les conseils dictés par sa tendresse.
L'époux qu'il me destine est digne de mon choix;
Il aura mon amour, je le veux, je le dois....
Mais quelqu'un vient, je crois. Ciel! c'est monsieur Florvelle!

SCÈNE XI.

FLORVELLE, Mme DE SAINT-PHAR.

FLORVELLE, très-agité.

Dois-je croire, madame, une affreuse nouvelle?
Un rival plus heureux va l'emporter sur moi;
Et Valmont va, dit-on, recevoir votre foi.
Se pourrait-il, madame? Ah! parlez, je vous prie;
Décidez d'un seul mot du destin de ma vie.

Mme DE SAINT-PHAR, avec contrainte.

Qu'attendez-vous de moi? Du choix de mon époux,
Personne, quel qu'il soit, n'a droit d'être jaloux.
Je suis libre, et jamais...

FLORVELLE.

Feindriez-vous encore
D'ignorer mon secret, lorsque je vous adore?
Vous n'en pouvez douter; sitôt que je vous voi,
Mon trouble, mes regards le disent malgré moi.
Dans mon cœur votre image est pour jamais tracée :

Je n'ai qu'un seul désir, une seule pensée;
Elle fait mon bonheur et remplit tous mes jours:
C'est de vous voir, vous plaire et vous aimer toujours.

Mme DE SAINT-PHAR, à part.

(Haut.)

Dans quel trouble je suis! Florvelle...

FLORVELLE.

Eh bien?

Mme DE SAINT-PHAR.

De grâce...
Laissez-moi.

FLORVELLE.

Je ne puis.

Mme DE SAINT-PHAR.

Je vous cède la place.
C'est déjà trop long-temps vous entendre.

FLORVELLE.

Un seul mot:
Que faut-il que j'espère en ce moment?

Mme DE SAINT-PHAR.

Il faut
Écouter la raison.

FLORVELLE.

Cela n'est plus possible.
Je vous aime et ne crois nul obstacle invincible.
Vous me fuyez? Hélas! mon trouble, ma douleur,
Ne peuvent vous toucher!...Vous déchirez mon cœur.

Mme DE SAINT-PHAR.

Florvelle!

FLORVELLE.

Je le vois! c'est en vain que j'espère.
Je pars au désespoir.

Mme DE SAINT-PHAR.

Ah! si je vous suis chère,
Modérez-vous.

FLORVELLE.

Parlez : je tombe à vos genoux!...
Dois-je rester?

Mme DE SAINT-PHAR, lui abandonnant sa main.

Eh bien!.... On vient. Remettez-vous.

SCÈNE XII.

FLORVELLE, Mme DE SAINT-PHAR, VALMONT, sortant de la bibliothèque, un livre à la main.

VALMONT.

Que cet auteur me plaît! que son style m'enchante!
Non, lecture jamais ne fut plus attachante.
(Apercevant Florvelle.)
Que vois-je! encor Florvelle! Oh! c'est un sort, je croi.

FLORVELLE, à part.

Je puis tout espérer.

Mme DE SAINT-PHAR, bas à Florvelle.

Florvelle, laissez-moi.

(Florvelle salue Mme de Saint-Phar et sort.)

VALMONT, le suivant des yeux.

(Il pose son livre sur une table.)
Mais le voilà qui part. Bon! déclarons ma flamme.
(Haut.)
L'instant est bien choisi. Depuis long-temps, madame,
J'aspire à la faveur d'un moment d'entretien.
Trop heureux...

Mme DE SAINT-PHAR.

Pardonnez; je ne me sens pas bien...

VALMONT.

Comment?

Mme DE SAINT-PHAR.

De m'excuser vous aurez l'indulgence.
Je vous laisse, monsieur : nous trouverons, je pense,
Un moment plus propice à nous entretenir.

(Elle salue Valmont et rentre chez elle.)

SCÈNE XIII.

VALMONT, seul.

Je suis bien malheureux, il faut en convenir!
Pour la première fois je suis seul avec elle,
Et l'on se trouve mal!

SCÈNE XIV.

VALMONT, M. MELVAL.

M. MELVAL, arrivant d'un air mystérieux.

Eh bien, quelle nouvelle?
Comment a-t-on reçu la déclaration?
Très-bien. Oh! je le vois à votre émotion.

VALMONT, avec humeur.

Elle est malade.

M. MELVAL.

O ciel!

VALMONT.

Oui.

M. MELVAL.

Je ne puis comprendre...

VALMONT.

Dans son appartement elle vient de se rendre.
Une vapeur....

M. MELVAL.

Je vois : vous aurez affecté
Un peu trop vivement sa sensibilité,
Séducteur !

VALMONT.

Moi ? je n'ai rien dit.

M. MELVAL.

Eh quoi !

VALMONT.

Près d'elle,
Lorsque je suis entré, j'ai rencontré Florvelle.

M. MELVAL.

Lui ?... Mais pendant ce temps, que faisiez-vous ?

VALMONT.

J'étais
Dans la bibliothèque.

M. MELVAL.

A quoi bon ?

VALMONT.

J'attendais ;
Là, parmi cent auteurs, tous dignes de remarque,
Mes yeux ont par hasard rencontré ce Plutarque,
Et sans trop y songer...

M. MELVAL.

Je vous fais compliment !
Vous commentez du grec, et là, tranquillement,
Votre rival pour vous... courage ! oh ! rien ne presse !

Lisez Plutarque; un autre épousera ma nièce.
Vous le mériteriez; mais mon faible pour vous
Triomphe, malgré moi, de mon juste courroux.
Je ne puis voir aussi, sans un dépit extrême,
Échouer des projets que j'ai conçus moi-même.
Je dis plus, puisqu'il faut vous en faire l'aveu,
Tout ce qui s'est passé me pique encore au jeu;
Je veux, et jusqu'au bout j'en aurai le mérite,
Faire mentir enfin votre étoile maudite.
Vous serez mon neveu, malgré le sort jaloux,
Malgré votre rival, moi-même, et malgré vous.

VALMONT.

Conservez, j'y consens, cette aimable colère,
Et faites au plus tôt mon bonheur.

M. MELVAL.

Je l'espère.
Je puis tout sur ma nièce; on vous épousera,
J'en réponds, et Florvelle aujourd'hui partira.

VALMONT.

Aujourd'hui?

M. MELVAL.

Je m'en charge. Il adore ma nièce,
Et, sans trop m'alarmer, je crois que le temps presse.
Il est beau cavalier! cité par sa valeur,
Et déjà colonel, il peut, avec son cœur,
Offrir à la beauté pour qui l'amour l'enflamme,
Un nom et des lauriers; cela flatte une femme.
Malgré votre mérite, il vous manque cela.
Il sera général à l'âge où vous voilà.

VALMONT.

J'ai mes titres aussi.

M. MELVAL.

Soit.

VALMONT.

J'ai servi, je pense,
Long-temps avec honneur. Vingt combats, ma naissance,
M'ont permis de prétendre au rang où je le vois.
J'étais près d'y monter, avec de justes droits,
Lorsqu'un jour, brusquement, je quittai le service.
Mais je vous vois déjà m'accuser de caprice;
Vous allez me juger. Avec mes grenadiers,
Je fus pour un assaut désigné des premiers.
Je touchais au moment d'illustrer mon courage;
Mais calme, en attendant le signal du carnage,
Lorsque déjà tonnait le bronze des combats,
En cercle, autour de moi, j'assemble mes soldats.
Là, pour mieux enflammer leur belliqueuse audace,
Je parle à chacun d'eux; et ma voix leur retrace
De leurs exploits passés l'immortel souvenir;
L'éclat de leurs lauriers qu'un seul jour peut ternir.
Je fais parler l'honneur, la patrie et la gloire....
Lorsque derrière moi j'entends crier : Victoire!
On montait à l'assaut.... Bientôt sur le rempart
Vont flotter nos drapeaux : j'accours... Il est trop tard;
J'arrive le dernier! Furieux, je m'élance;
Mais le sort jusqu'au bout trahit mon espérance :
L'ennemi fuit, mon bras ne peut se signaler;
A peine un coup de feu vient-il me consoler!
Confus de cet affront à ma valeur trompée,
Sur la brèche à l'instant je brise mon épée,
Et je pars.

M. MELVAL.

C'est fort bien. J'en aurais fait autant,
Et ce dépit me plaît.

VALMONT.

Je n'ai pas cependant
Abandonné l'espoir de servir ma patrie ;
Je dis plus, le ministre (à vous je le confie),
Le mois dernier encor m'offrit un régiment.
J'ai sa lettre sur moi. La voici justement.

M. MELVAL, parcourant la lettre.

Fort bien.

VALMONT.

J'ai cent rivaux d'après ce qu'il m'annonce.

M. MELVAL.

Et qu'a fait le ministre ?

VALMONT.

Il attend ma réponse.

M. MELVAL.

Hâtez-vous donc. Le sort vous seconde à souhait.
De ma nièce le cœur, je le vois à regret,
Est encore indécis : fortune, rang, mérite,
Tout pour vous maintenant parle et la sollicite.
Oh ! des femmes je sais comment on vient à bout !
Avec un régiment, je vous réponds de tout.

VALMONT.

Je l'aurai : pour cela je n'ai qu'un mot à dire.

M. MELVAL.

Vous voilà colonel ! Allons, il faut écrire.

VALMONT.

Écrire? c'est trop peu. Je veux, si je le pui,
Signer, c'est le plus sûr, mon contrat aujourd'hui ;

Puis, libre de ce soin, laissant là ma future,
La noce, le festin, je prends votre voiture,
Et je vole à Paris où je suis attendu.
Oh! je connais le prix d'un seul moment perdu,
Et je n'en perdrai point!

M. MELVAL.

Bon! la leçon profite.
Vous devenez charmant; allons, et vite, et vite!
Ma nièce vous attend; allez vous déclarer;
Moi, pour votre contrat je vais tout préparer,
Et mander mon notaire.

VALMONT.

On n'est pas plus aimable.

M. MELVAL.

Cette fois-ci, du moins, vous voilà raisonnable.
Bravo! Pour commencer je vais, et sur-le-champ,
A Florvelle donner son congé poliment.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

VALMONT, seul.

Oui, courons. Nos deux cœurs, j'espère, vont s'entendre.
Il faut en convenir, j'ai fort bien fait d'attendre.
Sans doute : je pouvais tout perdre sans retour,
Si j'avais hasardé l'aveu de mon amour.
Un rival dangereux à mes vœux pouvait nuire;
J'ai donné, par bonheur, le temps de l'éconduire.
Voici le vrai moment de faire mon aveu.

SCÈNE XVI.

FLORVELLE, VALMONT.

FLORVELLE, arrêtant Valmont au moment où il va entrer chez Mme de Saint-Phar.

Je vous cherchais, monsieur : je viens vous dire adieu.
Je pars dès aujourd'hui, vous le saviez peut-être.
Ce que j'apprends ici le fait assez connaître.

VALMONT.

Croyez bien....

FLORVELLE.

Oui, monsieur. Quand sur votre chemin
Par malheur on se trouve, il faut céder ; enfin
Je cède, et sur-le-champ je vais me mettre en route ;
Mais vous me permettrez de vous prouver, sans doute,
Que si sur vous, monsieur, je n'ai pu l'emporter,
J'étais digne du moins de vous le disputer.
Vous allez être heureux, et l'on vous rend justice ;
Mais vous n'attendez pas qu'un rival applaudisse ;
Et celle dont la main fera votre bonheur,
Vaut bien que d'un combat on lui fasse l'honneur.

VALMONT.

Je comprends. A regret je trouve un adversaire
Dans un ami : pourtant je dois vous satisfaire.
Vos vœux seront remplis, monsieur, et sans retard ;
Après, j'épouserai madame de Saint-Phar,
Si mes soins, mon amour, parviennent à lui plaire,
Et si dans ce combat le sort ne m'est contraire.

FLORVELLE.

Nous le verrons, monsieur.

VALMONT.

Oui, monsieur; il suffit.

Je suis à vous.

FLORVELLE.

Je pars bientôt, je vous l'ai dit.

A deux pas du château, je quitterai la route
Pour entrer dans le bois : vous m'entendez ?

VALMONT.

Sans doute.

FLORVELLE.

Ainsi de mon départ, tant souhaité par vous,
Le signal deviendra celui du rendez-vous.

VALMONT.

C'est convenu.

FLORVELLE.

Monsieur se fait souvent attendre ;

Mais j'espère...

VALMONT.

Avant vous j'aurai soin de m'y rendre,

Et vous regretterez de m'avoir outragé.

FLORVELLE, à part.

Adieu. J'ai tout perdu, mais je serai vengé.

(Il sort.)

SCÈNE XVII.

VALMONT, seul.

Madame de Saint-Phar m'attend, l'heure me presse ;

(Riant.)

Allons... si mon rival savait !... je le confesse,
Je craignais... j'avais tort : il part désespéré :

Il serait moins confus s'il était préféré.
Courons, sans plus tarder, où le bonheur m'appelle.

SCÈNE XVIII.

VALMONT, M. MELVAL, UN NOTAIRE.

M. MELVAL.

Ah ! vous voilà, mon cher ? rendez grâce à mon zèle.
Monsieur est mon notaire, et j'accours avec lui.
Tout est prêt : nous pourrons terminer aujourd'hui.
Voici votre contrat que d'avance, à la hâte,
Nous venons de dresser.

LE NOTAIRE.

Le style, je m'en flatte,
En est rapide et clair.

VALMONT, à part.

Puisqu'il en est ainsi,
(Au notaire, prenant le contrat de ses mains.)
J'ai le temps de signer. Que je parcoure ici...
(Il lit tout bas le contrat.)

M. MELVAL.

Allons, dépêchons-nous. J'ai hâte de conclure.

LE NOTAIRE, à Valmont.

Il ne manque à présent, avec la signature,
Que vos nom et prénoms.

VALMONT, continuant de lire.

C'est à merveille.

M. MELVAL.

Enfin,
Je défie à-présent votre mauvais destin.

Nous voilà dans le port : tout est prévu d'avance;
Nous n'avons qu'à signer, et pour plus d'assurance,
Florvelle, qui pouvait seul vous inquiéter,
Florvelle est parti.

VALMONT.

Ciel !

(Il jette le contrat sur la table, et sort en courant.)

SCENE XIX.

M. MELVAL, LE NOTAIRE.

M. MELVAL.

Je ne puis l'arrêter.

LE NOTAIRE.

Que veut dire ceci? la plaisante aventure!
Au moment de signer! que dira la future ?
A-t-il l'esprit bien sain, votre futur neveu ?

M. MELVAL.

J'étouffe! je le tiens pour fou. C'est donc un jeu!

LE NOTAIRE.

Eh quoi! prêt à signer ce contrat authentique,
S'enfuir ainsi, frappé d'une terreur panique!
J'ai vu plus d'un époux, enchaîné de ma main,
Maudire, un jour après, son malheureux destin;
Mais aucun d'eux, saisi d'un repentir précoce,
Ne s'était avisé de fuir avant la noce.

M. MELVAL.

Cet homme est né, je crois, pour me désespérer.

LE NOTAIRE.

Il paraît que son mal vient de se déclarer.

M. MELVAL.

On dirait que le sort s'attache à sa poursuite ;
Car on ne conçoit pas une telle conduite.
Il raisonne si bien, et s'arrange si mal,
Qu'il arrive, escorté de son heureux rival ;
J'arrange une entrevue, et Florvelle en profite ;
J'apporte le contrat, il s'enfuit au plus vite...
Oh ! c'est trop fort vraiment !

LE NOTAIRE.

Que faire maintenant ?
Et mon acte ? serai-je accouru vainement ?

M. MELVAL.

Je suis confus, monsieur... mais je ne prévois guère
Que nous ayons besoin de votre ministère.

LE NOTAIRE.

C'est avoir du malheur.

M. MELVAL.

Je sens qu'au fond du cœur
Je crève de dépit.

LE NOTAIRE.

Et moi, donc ! mais, monsieur,
On vient.

SCÈNE XX.

ROSINE, Mme DE SAINT-PHAR, M. MELVAL, LE NOTAIRE.

Mme DE SAINT-PHAR.

Dirais-tu vrai, Rosine ?

ROSINE.

Hélas ! madame,

Rien n'est plus sûr : j'en tremble encore au fond de l'âme.

M. MELVAL.

Qu'est-ce ?

LE NOTAIRE.

Monsieur Valmont serait-il retrouvé ?

ROSINE.

Ce n'est rien que cela.

M. MELVAL.

Qu'est-il donc arrivé ?

ROSINE.

Monsieur Valmont...

M. MELVAL.

Eh bien ?

ROSINE.

Avec monsieur Florvelle,
Au bout de l'avenue, il s'est pris de querelle.
Ils se sont battus.

M. MELVAL.

Ciel !

ROSINE.

Monsieur Valmont, dit-on....

M. MELVAL.

Quoi ! serait-il blessé, Rosine ?

ROSINE.

Oh ! mon Dieu, non !
Le sort s'est déclaré contre son adversaire ;
Mais, fort heureusement, la blessure est légère.
Ce cher monsieur Valmont, en rival généreux,
Lui prodigue ses soins.

M. MELVAL.

Est-on plus malheureux !

J'éconduis son rival, le maladroit le blesse,
Et le ramène ici.

ROSINE.

Quelle délicatesse!

Mme DE SAINT-PHAR.

Mon oncle, il peut avoir besoin de vos secours.
Hâtez-vous, je vous prie.

M. MELVAL.

Oui, sans doute, j'y cours.

LE NOTAIRE.

Je vous suis. Un duel! c'est de mon ministère.
Voyons : j'aurai peut-être un testament à faire.

SCÈNE XXI.

Mme DE SAINT-PHAR, ROSINE.

ROSINE.

Ah! quel événement! Il pouvait y périr,
Madame.

Mme DE SAINT-PHAR.

Ce mot seul me fait encor frémir!
Je croyais l'oublier : j'ai tremblé pour sa vie,
Et toute ma faiblesse à mes yeux s'est trahie.
Ah! Rosine!

ROSINE.

A la fin vous parlez cependant.
Il ne fallaitrien moins qu'un pareil incident.
Florvelle vous est cher; vous ne pouvez le taire,
Et vous ferez bientôt son bonheur, je l'espère.

Mme DE SAINT-PHAR.

Je ne sais que résoudre en l'état où je suis.

ROSINE.

Rien de plus simple... Il faut parler.

Mme DE SAINT-PHAR.

Je ne le puis.

Mon oncle, tu le sais, a donné sa parole.

ROSINE.

Soit; mais il n'entend pas que votre cœur s'immole.
C'est le connaître mal, et déjà trop long-temps
Vous avez déguisé vos tendres sentimens.
Assez d'ennuis secrets suivent le mariage;
Du moins qu'un peu d'amour parfois nous dédommage,
Et tremblez d'y porter un cœur indifférent,
Lorsqu'on a tant de peine à vivre en s'adorant!

Mme DE SAINT-PHAR.

Ah! tu dis vrai!

ROSINE.

L'on vient. Songez que le temps presse.

SCÈNE XXII.

ROSINE, Mme DE SAINT-PHAR, M. MELVAL, FLORVELLE.

FLORVELLE, à M. Melval.

Ah! monsieur!...

M. MELVAL.

Le voilà; gronde-le bien, ma nièce,
Et calme ton effroi; ce n'est rien, Dieu merci!

Mme DE SAINT-PHAR, avec embarras.

Oh! je l'espère... Mais... je ne vois point ici
Monsieur Valmont.

M. MELVAL.

J'ignore en quels lieux il peut être.
Il est parti soudain, en nous voyant paraître.

ROSINE.

Vous verrez qu'il est homme à ne plus revenir.

M. MELVAL.

Il a perdu l'esprit. Mais il peut devenir
Tout ce qu'il lui plaira : ce n'est plus mon affaire.

FLORVELLE, à M. Melval.

Tout trahit un secret qu'en vain je voudrais taire,
Monsieur. Souffrez qu'enfin je vous ouvre mon cœur.
J'aime, et d'un mot de vous dépend tout mon bonheur.

ROSINE, à M. Melval.

Je gage que ceci regarde ma maîtresse.

Mme DE SAINT-PHAR.

Mon oncle...

M. MELVAL.

Eh bien?

ROSINE, bas à Mme de Saint-Phar.

Allons, un peu de hardiesse.

Mme DE SAINT-PHAR.

Monsieur Valmont mérite un cœur qui soit à lui;
Et le mien, je le sens, n'est plus libre aujourd'hui.

FLORVELLE, à Mme de Saint-Phar.

Ah! de grâce, achevez, que faut-il que j'espère?
(A M. Melval.)
Refuseriez-vous?...

M. MELVAL.

Moi! refuser! au contraire.
Avec monsieur Valmont je m'étais fourvoyé :
J'en enrageai cent fois : me voilà délié.

Il peut courir les champs, si cela sait lui plaire :

(A Florvelle.)

Je ne m'en mêle plus. C'est vous que l'on préfère,
Florvelle ; aimez-la bien. Soyez tous deux heureux.

Mme DE SAINT-PHAR.

Ah! mon oncle!

M. MELVAL.

C'est là le plus cher de mes vœux.
Pour votre hymen, j'entends qu'aujourd'hui tout s'apprête.

ROSINE.

Voici monsieur Valmont : il sera de la fête.

M. MELVAL.

Il vient fort à propos vraiment.

SCÈNE XXIII ET DERNIÈRE.

M. MELVAL, FLORVELLE, Mme DE SAINT-PHAR, ROSINE, VALMONT.

VALMONT.

J'arrive enfin.

(A Florvelle.)

Je m'occupais de vous ; j'amène un médecin.

M. MELVAL.

Tout de bon!

VALMONT.

En ces lieux bientôt il va se rendre,
Car j'ai pris les devans pour venir vous l'apprendre.

FLORVELLE.

Je suis confus!... malgré notre rivalité,
Pousser jusqu'à ce point la générosité!

VALMONT.

Je vous devais les soins que l'amitié réclame.

ROSINE.

Oui, mais pendant ce temps, on épousait madame.

VALMONT.

Comment?

M. MELVAL.

Que voulez-vous? Vous n'êtes jamais prêt.
Tous deux, depuis long-temps, ils s'aimaient en secret,
Et tandis qu'à parler vous différiez sans cesse,
Ils se sont expliqués. Chacun a sa faiblesse;
Mais croyez-moi, mon cher, sans tant faire le fin,
Allez une autre fois par le plus court chemin.

VALMONT.

J'ai tort. Mais étouffons des regrets qu'il faut taire;
Je vois ce que je perds; puisse (au moins je l'espère)
La gloire me payer des rigueurs de l'amour!
J'attends un régiment qui doit au premier jour
S'embarquer, m'a-t-on dit, pour une île lointaine.
Trop heureux qu'avec lui la gloire au loin m'entraîne!
Je le joindrai bientôt, par l'honneur averti.

M. MELVAL.

Et vous arriverez quand il sera parti.

FIN.